HAL
open science

Philautie avant Philautie : sens et sources d'une notion dans les Adages d'Érasme

Tristan Vigliano

▶ To cite this version:

Tristan Vigliano. Philautie avant Philautie : sens et sources d'une notion dans les Adages d'Érasme. La "Philautie" humaniste, héritages et postérité, , p. 49-72, 2019. hal-02199851

HAL Id: hal-02199851
https://hal.science/hal-02199851

Submitted on 31 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philautie avant Philautie :
sens et sources d'une notion dans les *Adages* d'Érasme

[Pour citer cet article, merci de vous reporter à sa version publiée dans le volume La « Philautie humaniste », héritages et postérité, *éd. par Anne-Pascale Pouey-Mounou et Charles-Olivier Stiker-Métral, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 49-72.]*

Dans son important article sur le terme et la notion de philautie, Jean Mesnard décrivait la publication de l'*Éloge de la folie*, en 1511, comme une « étape décisive[1] » dans la diffusion de ce mot grec, appelé à prendre l'importance que l'on sait dans les textes du XVIe siècle. Ici se produit en effet, comme il le montre, « un véritable commencement[2] ». En devenant la sœur de Moria et sa première suivante, Philautie acquiert une « consistance[3] » qu'elle n'avait pas encore jusqu'à présent. Elle ne peut plus échapper à l'attention des lecteurs humanistes.

Il n'en reste pas moins, comme le signale aussi Jean Mesnard, que cette notion apparaît plus tôt dans l'œuvre d'Érasme. Philautie, le mot, préexiste à Philautie, l'abstraction devenue personnage. Or, ces premières occurrences ont été assez peu étudiées par la critique. Et c'est pourquoi l'on aimerait s'y arrêter, en prenant pour terrain d'enquête les *Adages*. Non seulement cet énorme recueil de proverbes commentés a fait l'objet d'une édition critique et de traductions récentes qui en facilitent la consultation, mais il traite à plusieurs reprises du terme qui nous intéresse, sous des formes diverses. Le *Tiers Livre* de Rabelais, dont Michael Screech a montré qu'il puisait abondamment à cette source[4], indiquerait à lui seul tout l'intérêt d'un tel corpus.

Pour le présent propos, on a examiné les occurrences du mot, mais aussi les adages rangés par Érasme lui-même sous les lieux « Philautie » et « Contraire de la philautie », dans l'*index juxta locos et materias* : dans l'édition de 1536, la dernière qui ait été publiée du vivant de l'auteur, ces rubriques comportent respectivement trente-quatre, puis deux entrées[5] ; elles sont présentes dès 1508, quand cet index thématique est inventé. Pour des raisons qui apparaîtront peu à peu, on a également tenu compte des lieux « Modestie et mesure[6] », « Arrogance et vantardise[7] », « Recherche de son intérêt propre[8] », ainsi que des adages 1, 2 et 3535[9].

Il s'agira de déterminer ce qu'est la philautie pour Érasme, au moment où il commence à s'approprier cette notion. Pour ce faire, on cherchera de quelles sources, antiques et humanistes, résulte cette appropriation. Notre hypothèse est que la mise en évidence de ces sources contribue à révéler certaines décisions fortes de l'écrivain, certains traits de composition encore inaperçus, et même certains effets de sens, peut-être plus ironiques qu'il n'y paraît d'abord.

Pour autant que le corpus envisagé permette d'en juger, la notion de philautie semble se ramener à quatre significations principales.

---

[1] Jean Mesnard, « Sur le terme et la notion de philautie », *Mélanges à la mémoire de V. L. Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 199.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] M. Screech, *Rabelais*, Paris, Gallimard, 1992, p. 308-310.
[5] « *Philautia* » et « *Contrarium Philautiæ* » (Érasme, *Adages*, éd. et trad. française dir. par Jean-Christophe Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2011, t. 5, p. 158-159 – nos traductions sont généralement empruntées à celles qui figurent dans cette édition).
[6] « *Modestia modusque* » (Érasme, *Adages*, t. 5, p. 155-156).
[7] « *Arrogantia jactantiaque* » (*ibid.*, t. 5, p. 156-158).
[8] « *Proprii commodi studium* » (*ibid.*, t. 5, p. 198-199).
[9] *Ibid.*, t. 1, p. 42-43 et p. 44 ; t. 4, p. 252.

Conformément à son étymologie, elle peut d'abord être entendue comme un trouble d'ordre affectif. Sous le lieu « *Philautia* », on se reportera notamment au n°s 115 (« *Summ cuique pulchrum* », « Chacun est épris de ses propres œuvres »), 116 (« *Patriæ fumus igni alieno luculentior* », « La fumée de la patrie brille plus qu'un feu étranger »), 292 (« *Φίλαυτοι* », « Amis d'eux-mêmes »), 1017 (« *Sine rivali diligere* », « Aimer sans rival »), 2489 (« *Pithon formosus* », « Un joli petit singe »), 2902 (« *Suo quisque studio gaudet* », « Chacun savoure sa propre passion ») et 3183 (« *In armis accissat* », « Sous les armes, il prend la pose »)[10]. Par philautie, Érasme entend l'amour de soi, mais aussi de ces prolongements de soi que peuvent être les enfants, les œuvres ou encore la patrie : de ce dernier amour témoigne par exemple l'adage 116, qui s'applique visiblement au chauvinisme, bien que l'humaniste ne trouve pas utile d'en préciser le sens, sinon précisément en l'incluant dans le lieu « *Philautia* ». On remarquera par ailleurs, dans ces proverbes, la relative discrétion du thème narcissique : le singe, qui se plaît à regarder les miroirs (n° 2489), et Akkô, figure grecque plus ou moins folklorique qui minaude sottement devant son image (n° 1199 et 3183), en sont de rares exemples. Narcisse lui-même n'est nommément cité que deux fois dans l'ensemble des *Adages* (n° 21, « *Simile gaudet simili* », « On se réjouit de ce qui nous est semblable[11] », et n° 1926, « *Multi te oderint, si teipsum amas* », « Beaucoup te haïront si tu t'aimes toi-même[12] »). Il est vrai qu'il apparaît alors dans des proverbes aisément rattachables au thème de la philautie, même si Érasme ne présente pas l'adage 21 sous cette rubrique.

Le philaute peut aussi souffrir d'un trouble cognitif ou, si l'on veut, judicatif. Bien qu'il ait des applications olfactives dont Rabelais saura faire profit, ce trouble est principalement décrit d'après une métaphore visuelle : l'adjectif *cæcus, a, um*, et le verbe *cæcutire* sont fréquemment employés, la philautie consistant alors à s'aveugler sur soi-même. Toujours sous le lieu « *Philautia* », on lira de nouveau le n° 115, mais on consultera aussi les n°s 590 (« *Non videmus manticæ quod in tergo est* », « On ne voit pas l'arrière de la besace »), 591 (« *Festucam ex alterius oculo ejicere* », « Enlever une paille de l'œil d'autrui »), 2302 (« *Suus cuique crepitus bene olet* », « Chacun trouve que son pet sent bon »), 3227 (« *Teipsum inspice* », « Regarde-toi toi-même »), 3314 (« *Et me mater...* », « À moi aussi, ma mère… »)[13].

Comme trouble des affects ou du jugement, la philautie est un dysfonctionnement essentiellement réflexif, de l'individu considéré dans son rapport à lui-même. Mais elle se manifeste encore dans les actes de cet individu envers autrui et peut alors devenir un trouble social ou comportemental, préjudiciable à la concorde entre les hommes. Ce trouble prend la forme de l'arrogance aux n°s 1013 (« *Colophonia ferocitas* », « L'orgueil colophonien »), 1891 (« *Ne intra vestibulum quidem* », « Pas même jusque dans le vestibule »), 2892 (« *Fortuna reddit insolentes* », « La chance rend arrogant »), 3190 (« *Aut minus animi aut plus potentiæ* », « Moins d'audace, ou plus de puissance »), 3264 (« *Mendax atraphaxis* », « Les mensonges de l'atraphaxis »)[14]. Il tourne en haine des autres et en agressivité aux n°s 115, 292, 1926, déjà cités, ainsi que 81 (« *Fœnum in cornu* », « Il a du foin sur les cornes »[15]) et 3758 (« *Quæ quis ipse facit* », « Ce que chacun fait soi-même[16] »). Cette signification sociale et comportementale explique sans doute que, dans l'index des lieux, « *Philautia* » soit suivie de près par « *Mansuetudo* », c'est-à-dire « bonté » ou « douceur ». Selon la logique associative décrite par Érasme pour présenter le fonctionnement de cet index,

---

[10] *Ibid.*, t. 1, p. 144-147 ; t. 1, p. 147-148 ; t. 1, p. 271-272 ; t. 2, p. 27-28 ; t. 3, p. 243-244 ; t. 3, p. 419 ; t. 4, p. 97.
[11] *Ibid.*, t. 1, p. 153.
[12] *Ibid.*, t. 2, p. 519.
[13] *Ibid.*, t. 1, p. 466 ; *ibid.* ; t. 3, p. 168-169 ; t. 4, p. 110 ; t. 4, p. 139.
[14] *Ibid.*, t. 2, p. 24 ; t. 2, p. 507 ; t. 3, p. 415 ; t. 4, p. 99 ; t. 4, p. 120.
[15] *Ibid.*, t. 1, p. 117
[16] *Ibid.*, t. 4, p. 347.

qui progresse « *juxta congruentiam ac pugnantiam sententiarum* » (« selon l'analogie de sens ou l'antithèse[17] »), la douceur pourrait bien être opposée à la philautie, envisagée dans cette troisième acception.

Le terme qui nous occupe peut enfin désigner un trouble discursif, dont les deux sous-espèces de la vantardise et de la grandiloquence paraissent aller de pair. Cette dernière acception réunit les n°s 1152 (« *Ne magna loquaris* », « N'use pas de grands mots »), 1213 (« *Argenti fontes* », « Des fontaines d'argent »), 1439 (« *Tragice loqui* », « Parler comme un tragédien »), 1659 (« *Teipsam laudas* », « Tu te loues toi-même »), 2285 (« *Ab Eteobutadis ducit genus* », « Il fait remonter sa lignée aux Étéoboutades »), 2451 (« *Papæ Myxus* », « Popo ! Myxus ! »), et 2846 (« *Turpis jactantia* », « Vantardise vulgaire »)[18].

Dans certains cas, le lien entre la philautie et le proverbe cité n'est établi qu'*a posteriori*, par l'index des lieux. On a déjà évoqué l'adage 116. De même, « *Suo quisque studio gaudet* » est d'abord commenté de telle sorte qu'il fait penser à l'expression française « des goûts et des couleurs ». Comprendre : des personnes différentes sont mues par des goûts eux-mêmes différents[19]. C'est seulement en consultant l'index que le lecteur découvre une autre manière d'employer ce proverbe : il peut encore servir à dénoncer des individus trop complaisants à l'égard de leurs propres passions, habitudes ou manières de penser, comme c'est aussi le cas des adages 1400 (« *Ipsis placet* », « Si ça leur fait plaisir »), 2634 (« *Pedere thus* », « Péter de l'encens ») ou 3616 (« *Quod volumus sanctum est* », « Ce que nous voulons est saint »)[20]. L'index donne ainsi un exemple de la lecture attendue par Érasme : une lecture active, qui complétera les commentaires de l'humaniste, par le relevé de nouveaux sens possibles.

On aura remarqué que certains proverbes peuvent correspondre à plusieurs significations différentes à la fois : cela tendrait à souligner la cohérence de la notion. Mais cette notion est en même temps malléable, et même si malléable que sa dimension réflexive tend par endroits à disparaître. On se reportera par exemple à l'adage 2590 (« *Amicos tragœdios æmulatur* », « Il rivalise avec ses amis acteurs tragiques »), qui sert à démasquer une personne feignant la vertu par simple émulation avec autrui et que nous n'avons su faire entrer dans aucune de nos quatre rubriques. Cette malléabilité du concept a quelque chose d'accueillant. Elle est sans doute pour beaucoup dans son succès ultérieur.

La question qui se pose cependant est la suivante : laquelle de ses différentes significations est première ? Dans les lignes qui précèdent, on a commencé par le trouble affectif, d'après la suggestion de l'étymologie. Mais il est plus probable que la philautie, aux yeux d'Érasme, soit d'abord un trouble de la connaissance ou du jugement. C'est du moins ce qu'on peut inférer, dans l'index des lieux, de la rubrique intitulée « Le contraire de la philautie ». Entrent en effet dans cette rubrique les adages n° 2206 (« ἄζηλος πλοῦτος », « Une richesse peu enviable ») et 3404 (« *Non est beatus, esse qui se nesciat* », « On n'est pas heureux si l'on ne sait qu'on l'est »)[21]. Le premier était appliqué par les Anciens à « quelqu'un qui n'avait pas conscience de ses dons[22] ». Le second rappelle que « le bonheur ne suffit pas si l'on n'en a pas conscience[23] ». « Ne pas avoir conscience » traduit ici deux verbes différents, *ignorare* et *(non) intelligere*, mais qui se rapportent l'un comme l'autre au domaine cognitif. Ces deux adages dénoncent une connaissance insuffisante de soi-même et l'on peut en déduire que la philautie est un mal du même ordre. La seule différence serait que

---

[17] *Ibid.*, « Note au lecteur à propos des deux index », p. 52-54. Sur la progression de l'index *juxta locos*, qui s'éclaire aussi à la lecture du *De copia*, voir Alexandre Vanautgaerden, « L'index thématique des *Adages* », *Les Instruments de travail à la Renaissance*, éd. Jean-François Gilmont et A. Vanautgaerden, Turnhout, Brepols, 2010, en particulier p. 249.
[18] Érasme, *Adages*, t. 2, p. 109-111 ; t. 2, p. 150-151 ; t. 2, p. 291 ; t. 2, p. 402-403 ; t. 3, p. 161 ; t. 3, p. 230 ; t. 3, p. 404.
[19] *Ibid.*, t. 3, p. 419. Sur la philautie comme trouble discursif, voir l'étude de Gérard Milhe Poutingon dans le présent volume.
[20] *Ibid.*, t. 2, p. 267 ; t. 3, p. 329 ; t. 4, p. 286.
[21] *Ibid.*, t. 3, p. 131-133 ; t. 4, p. 193.
[22] « *ἄζηλος dicebatur, cum quis suas dotes ignoraret* » (*ibid.*, t. 3, p. 131).
[23] « *Sensus est haud esse satis ut adsit felicitas, ni felicitatem tuam intellexeris* » (*ibid.*, t. 4, p. 193).

le philaute s'attribue par erreur trop de biens, quand celui qui souffre du mal contraire s'en impute trop peu.

Les rubriques « *Philautia* » et « *Contrarium philautiæ* » apparaissant dès l'invention de l'index des lieux par Érasme, en 1508, elles sont antérieures à la rédaction de l'*Éloge de la folie*, en 1509. Aussi n'est-il pas inintéressant de remarquer la dimension fondamentalement cognitive et judicative de la philautie dans les *Adages*. Car elle pourrait expliquer l'importance que le terme prendra bientôt dans l'*Éloge*, où Philautia marche de pair avec Moria, soit précisément avec le personnage qui symbolise les troubles du jugement.

Le fait que la philautie ne paraisse pas être d'abord un dysfonctionnement affectif n'est peut-être non plus sans rapport avec cet autre constat : Érasme, dans son recueil, la présente en dehors de toute perspective augustinienne clairement définie. Entendons par là qu'il ne la décrit pas explicitement comme un amour de soi qui serait opposé à l'amour de Dieu, d'après la distinction bien connue du *De civitate Dei*[24]. On ne relève que deux occurrences d'*amor sui* dans l'ensemble du recueil. La première est certes rapprochée de la philautie : « *φιλαυτία, id est amor sui* »[25], mais la suite du commentaire ne mentionne pas l'*amor Dei*. Quant à la seconde occurrence, elle n'est pas significative, puisqu'il est question de l'amour que l'on inspire, *sui* ayant valeur de génitif objectif[26]. De manière générale, dans les adages rangés sous le lieu « *Philautia* » ou dans lesquels le mot apparaît, les autorités scripturaires et les Pères de l'Église sont relativement peu cités. Bien entendu, « enlever une paille de l'œil d'autrui » ne peut être commenté que par référence à l'Évangile de saint Matthieu[27]. Mais Érasme ne renvoie nulle part son lecteur à l'opposition paulinienne entre φίλαυτοι et φιλόθεοι[28] : pas plus dans cet adage qu'ailleurs. Et si saint Augustin lui-même est cité à deux reprises, c'est pour des développements de son traité contre le grammairien Cresconius qui ne présentent pas le cœur de sa doctrine : dans ces passages, Érasme entend en fait lui emprunter le proverbe « Ce que nous voulons est saint »[29].

On connaît son peu d'affinités pour l'évêque d'Hippone[30] : notre corpus, qui semblerait si propice à la référence augustinienne, en fournit un indice très significatif. En l'espèce, la nature fondamentalement cognitive de la philautie, telle que l'auteur des *Adages* se la figure, peut être une conséquence ou une explication de cette absence marquante. Cela ne veut pas dire pour autant que le vice du philaute ne soit pas entendu par Érasme dans une perspective chrétienne : bien loin de nous l'envie de soutenir une thèse qui serait parfaitement aberrante[31]. Dès 1503, dans l'*Enchiridion militis christiani*, Érasme oppose la charité des vrais chrétiens à « ce que les Grecs appellent excellemment amour de soi, *φιλαυτία*[32] ». Du reste, il associe alors la philautie à « l'ignorance », ce qui suggère que les dimensions affective et cognitive de ce vice sont profondément liées. Mais la redécouverte critique de cette notion par Michael Screech s'est accompagnée d'une tendance excessive à l'évangéliser, peut-être parce que les auteurs cités par le célèbre commentateur anglais sont tous protestants, à l'exception

---

[24] Augustin, *De civitate Dei*, XIV, XXVIII.
[25] *Ibid.*, n° 115, t. 1, p. 114.
[26] *Ibid.*, n° 2136, t. 3, p. 78 (« *amorem sui* »).
[27] Matthieu, VII, 3-4.
[28] *Deuxième Épître à Timothée*, III, 2-4 (déjà cité par Jean Mesnard, « Sur le terme et la notion de philautie », p. 198).
[29] Érasme, *Adages*, n° 115, t. 1, p. 147 et n° 3616, t. 4, p. 286. Cf. Augustin, *Contre Cresconius*, IV, 37-44.
[30] André Godin, « Augustin », dans Érasme, *Éloge de la Folie. Adages. Colloques. Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie. Correspondance*, éd. et trad. Claude Blum *et alii*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. LXXIII-LXXVII.
[31] Sur le lien entre les *Adages* d'Érasme et sa *philosophia Christi*, nous renvoyons à un article de Blandine Perona, « Les *Adages* révélés par l'*Ecclesiastes* », qui doit paraître prochainement aux Classiques Garnier, dans les actes du colloque sur les *Adages* organisé en 2014 par Marie-Dominique Legrand (Université Paris Ouest). Voir en particulier ses lignes très éclairantes sur le proverbe *Entre amis tout est commun*, différemment commenté dans les « Prolégomènes » et dans l'adage n° 1. L'hypothèse qu'elle formule pour expliquer cet écart nous semble tout à fait convaincante.
[32] Érasme, *Enchiridion militis christiani*, éd. A. J. Festugière, Paris, Vrin, 1971, 5e canon, p. 163.

d'Érasme[33]. Cette évangélisation a eu des conséquences sur la lecture récente des *Adages*, qui portent très majoritairement sur une matière profane et ne sont donc pas, parmi les écrits de l'humaniste, les mieux adaptés à une telle approche : ce n'est pas un hasard si Alexandre Vanautgaerden, puis les traducteurs des Belles Lettres ont rendu en français la rubrique « *Contrarium philautiæ* » par « Altruisme[34] », alors que les adages concernés ne traitent en rien de cette question. L'idée à notre avis simplificatrice selon laquelle la philautie, quel que soit le texte, se définirait avant tout par opposition à la charité s'est peu à peu imposée dans les études seiziémistes. Ce contresens de traduction en porte la trace.

L'existence d'un « contraire de la philautie », dans l'index des lieux, dessine un système à trois termes. Ce système est manifestement pensé sur un modèle aristotélicien : vice par excès, juste milieu, vice par défaut. En effet, les deux rubriques qui précèdent immédiatement « *Philautia* » et « *Contrarium philautiæ* » s'intitulent « *Modestia modusque* » (« Modestie et mesure ») puis « *Arrogantia jactantiaque* » (« Arrogance et vantardise[35] »). Or, le lieu « *Arrogantia jactantiaque* » est très proche du lieu « *Philautia* », comme en témoigne la troisième acception que l'on a dégagée plus haut. Dans la Souda, une des compilations encyclopédiques (xe siècle environ) qu'Érasme utilise volontiers[36], la philautie est d'ailleurs définie par un synonyme, ὑπερηφανία, qui veut justement dire « l'arrogance »[37]. Philautie et arrogance sont des excès, puisque l'individu s'attribue trop de biens. Le « contraire de la philautie » est un défaut, puisqu'il ne s'en reconnaît pas suffisamment. La « modestie et la mesure » constituent un juste milieu entre ces deux extrêmes opposés. D'ailleurs, sous cette dernière rubrique, le premier proverbe présenté est l'adage 595, « Connais-toi toi-même », et il est notable qu'Érasme, dans son commentaire, présente justement cette connaissance de soi comme une moyenne vertueuse : « elle nous détourne de rechercher des objets que nous ne pouvons pas atteindre [excès] ou qui sont indignes de nous [défaut][38] ». Le Rotterdamois rejoint en ceci Cicéron, cité pour une lettre à son frère Quintus : « cet adage *Connais-toi toi-même*, ne pense pas qu'on le dit seulement pour diminuer notre orgueil [excès] ; on le dit encore pour que nous connaissions nos qualités [défaut][39] ».

La doctrine du juste milieu, telle qu'exposée dans l'*Éthique à Nicomaque*, est au fondement de la morale la plus classique, celle qu'on enseigne dans les écoles. On a montré ailleurs que les déclinaisons de cette doctrine étaient nombreuses et que le modèle à trois termes tendait parfois à devenir un schème de pensée en quelque sorte autotélique, indépendant en tout cas de sa définition première par Aristote, qui ne l'applique qu'à dix vertus morales précisément décrites[40]. L'adage 292, « *Φίλαυτοι* », est tout à fait révélateur de cette aristotélisation non aristotélicienne. Érasme cite l'*Éthique à Nicomaque*, où il est en effet question de philautie ; mais à l'aide de Martial, il insère ce vice dans un couple d'extrêmes opposés étranger à l'*Éthique*. L'excès que représente la philautie s'oppose alors au défaut que constitue l'affectation :

> Aristote, dans le livre IX de l'*Éthique à Nicomaque*, signale qu'on lançait souvent cette appellation infamante ou proverbiale de *philautoï*, quand il dit que les hommes qui sont trop fous d'eux-mêmes sont

[33] M. Screech, *Rabelais*, p. 311.
[34] A. Vanautgaerden, « L'index thématique des *Adages* », p. 274 ; Érasme, *Adages*, t. 5, p. 159.
[35] Érasme, *Adages*, t. 5, p. 155-156 et p. 156-158 (pour « vantardise », la traduction est mienne).
[36] Comme le font encore certains commentateurs modernes, il considère que la Souda est en fait l'œuvre d'un certain Suidas. Sur la lecture de la Souda par Érasme et son importance pour les *Adages* : René Hoven, « Les éditions successives des *Adages* : coup d'œil sur les sources et les méthodes de travail d'Érasme », p. 264.
[37] *Lexicographi Græci recogniti et apparatu critico instructi. Volumen I. Suidæ lexicon*, éd. Ada Adler, Leipzig, Teubner, 1925, t. 4, p. 720.
[38] « *commendatio est, ne nobis vel majora vel etiam indigna sequamur* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 170).
[39] « *Et illud Γνῶθι σεαυτόν noli putare ad arrogantiam minuendam solum esse dictum, verum etiam ut bona nostra norimus* » (*ibid.*). Cf. Cicéron, *Lettres à Quintus*, III, v, 7 (trad. Belles Lettres modifiée).
[40] T. Vigliano, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

publiquement déshonorés par l'appellation vile et méprisable d'« amis de soi ». Ceux qui au contraire ne s'aiment pas sont dits affectés. Ainsi Martial : *L'une sent le ranci, l'autre est affectation*[41].

Cette affectation n'a guère de rapport avec le « contraire de la philautie » mentionné dans l'index, mais d'une certaine façon, peu importe. D'abord, Érasme ne prétend pas élaborer une nouvelle éthique, qui serait parfaitement cohérente : son propos n'est pas là. Ensuite, le modèle à trois termes se maintient, ce qui met en valeur la recherche d'un juste milieu. Enfin, la philautie reste pensée comme un extrême par excès : si malléable que soit cette notion, il y a là comme une sorte d'invariant.

L'aristotélisation paradoxale qui est à l'œuvre dans l'index des lieux se remarque aussi au traitement du « *contrarium philautiæ* ». Il est littéralement expédié : deux proverbes en 1536, un seul en 1508 (adage n° 3404). Il ne s'agit pas là d'un cas isolé. Dans l'édition de 1508, les rubriques « *Temperantia* », quelques colonnes plus haut, ou « *Sumptuosa* », quelques colonnes plus bas, ne comprennent elles aussi qu'un adage. Érasme peut ainsi solliciter l'activité de son lecteur, en suggérant que ces lieux sont destinés à être complétés. Et ils le sont effectivement, puisque l'adage 2206 est ajouté par la suite. Cela peut être une manière de générer cette *copia* à laquelle l'index *juxta locos et materias* entend précisément contribuer[42]. On observera d'ailleurs que tout le paragraphe XXII de l'*Éloge de la folie* est une amplification sur le thème du « *contrarium philautiæ* » et que cette amplification justifie à son tour l'existence d'une rubrique apparemment bien décharnée[43]. Mais il y a sans doute une autre raison pour laquelle cette case est laissée presque vide. Une précieuse indication à ce propos se trouve dans l'adage 753, « Il a bu du strychnos » (« *Strychnum bibit* »). Après avoir présenté la philautie, Érasme ajoute en effet : « il existe un genre opposé de folie, certains étant en tout point mécontents d'eux-mêmes ; mais [la philautie] est plus répandue et plus incurable[44] ». Le « *contrarium philautiæ* » est un défaut rare et la brièveté de la rubrique ainsi intitulée met en scène cette rareté. Le simple fait que ce défaut doive être désigné négativement, par une périphrase, pourrait produire le même effet : dans le même ordre d'idées, Aristote décide d'appeler insensibles ceux qui souffrent du vice opposé à l'intempérance, mais note qu'ils n'ont pas reçu de nom jusqu'à présent, tant les exemples de ce vice sont peu fréquents[45].

Par ailleurs, Érasme fait aussi état d'une dissymétrie qu'il faut relever, lorsqu'il dit que la philautie est « plus répandue et plus incurable » que l'extrême opposé. Ce type de dissymétrie, qui se reflète dans l'inégale longueur des deux rubriques, est inhérent au modèle inventé par Aristote, qui le théorise : chez le philosophe grec, les deux extrêmes sont inégalement éloignés de la vertu[46]. Dans les *Adages*, cette dissymétrie sous-tend le traitement du juste milieu que constitue la connaissance de soi. La philautie étant manifestement plus opposée à ce juste milieu que ne l'est son contraire, il est normal que le commentaire au « Connais-toi toi-même » (n° 595) soit immédiatement suivi d'un commentaire sur le « *Ne quid nimis* », « Rien de trop » (n° 596). L'excès menace plus que le défaut, et la succession des proverbes en question ne s'explique pas seulement par leur présence commune au fronton du temple de Delphes, relevée par Érasme : pour se connaître soi-même, mieux vaut se méfier du trop que

---

[41] « *Aristoteles nono Moralium libro satis indicat hanc φιλαύτου probrosam appellationem ceu proverbialem vulgo jactatam fuisse, cum ait homines sui supra modum amantes a multitudine male audire, quippe qui fœdo infamique cognomine vocentur φίλαυτοι. Contra qui sibi displicent, putiduli vocantur. Martialis : Altera rancidula est, altera putidula est* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 271-272).

[42] A. Vanautgaerden, « L'index thématique des *Adages* », p. 250, p. 261 et p. 263-264.

[43] Érasme, *Éloge de la Folie*, trad. Blum, p. 27-28.

[44] « *Est diversum insaniæ genus, quo quidam sibi displicent in omnibus, sed alterum vulgatius est et immedicabilius* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 578).

[45] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, VII, 1107 *b* 6-8 (et, pour une analyse, T. Vigliano, *Humanisme et juste milieu*, p. 25-26).

[46] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, VIII, 1108 *b* 35 – 1109 *a* 1 (et, pour une analyse, T. Vigliano, *Humanisme et juste milieu*, p. 27-29).

du trop peu. L'humaniste précise, au demeurant, que ces deux impératifs ont presque le même sens[47].

Le paradoxe est qu'insérée dans un système de type aristotélicien, la philautie érasmienne semble plutôt emprunter ses caractéristiques principales à un autre philosophe : Platon. L'adage « *Φίλαυτοι* », avant l'*Éthique à Nicomaque*, renvoie le lecteur aux *Lois*, 731 *e* : « [la philautie] est le vice que Platon affirme être la source de tous les maux[48] ». Or, cette référence platonicienne est importante à plusieurs titres. D'une part, son statut de *fons malorum* peut expliquer la place prééminente de ce vice dans l'*Éloge de la folie*, par rapport à la flatterie par exemple[49]. D'autre part, la mauvaise philautie est décrite dans les *Lois* comme un amour de soi excessif : « lorsqu'elle est violente [*σφόδρα*], elle est toujours source de toutes sortes d'erreurs[50] ». Cette idée est reprise par Érasme, qui en fait un trop-plein ; on ne trouve rien de tel chez Aristote. Par ailleurs, Aristote insiste plus que Platon sur l'existence d'une bonne philautie, différente de la mauvaise. Aux yeux du Stagirite, l'homme vertueux s'aime lui-même, puisqu'il s'attribue à juste titre « les avantages qui sont les plus nobles et les biens les plus véritables[51] ». Érasme, au moins dans les *Adages*, ne fait jamais sienne cette distinction entre la philautie du bon et celle du méchant. Enfin, si Aristote présente la mauvaise philautie comme un amour de soi pervers, il ne la décrit pas comme un aveuglement : en soulignant la dimension cognitive de ce vice et en le figurant comme une cécité, Érasme s'inscrit plutôt dans la lignée de Platon, pour qui « celui qui aime s'aveugle (*τυφλοῦται*) sur ce qu'il aime[52] ». Le « *Cæcus amor sui* » horatien, également cité dans « *Φίλαυτοι* », joue aussi. En fait, des considérations d'Aristote sur la philautie, l'humaniste paraît surtout reprendre le lien avec la flatterie : si ce lien est précisé par Plutarque[53], c'est bien au fondateur du Lycée qu'Érasme s'en rapporte sur ce point, en mentionnant dans l'adage 115 (« *Suum cuique pulchrum* ») le premier livre de la *Rhétorique*[54].

Entre Érasme et les sources qu'il cite, deux relais doivent être mentionnés : leur importance pour le sujet qui nous occupe semble être passée inaperçue de la critique. Le premier de ces relais est le compilateur grec Stobée, qui écrit au Ve siècle de notre ère. Le troisième livre de son *Anthologie* présente des citations d'auteurs grecs classiques relatives aux vices et aux vertus. Le chapitre XXI est consacré au *Connais-toi* (γνῶθι σεαυτόν), le chapitre XXII à l'arrogance (ὑπεροψία), et le chapitre XXIII à la philautie (φιλαυτία)[55]. Cette série ressemble beaucoup à la série des lieux « *Modestia modusque* » (inauguré par « *Nosce teipsum* »), « *Arrogantia jactantiaque* » et « *Philautia* ». Même le chapitre XXIV, sur « la conscience » (συνειδός)[56], pourrait avoir un lien avec le lieu « *Contrarium philautiæ* », qui

---

[47] « *Alterum diversis verbis eamdem ferme sententiam complectitur Μήδεν ἄγαν, id est Ne quid nimis* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 471).

[48] « *Id vitii Plato malorum omnium fontem autumat* » (*ibid.*, t. 1, p. 271).

[49] Sur l'inégalité de traitement entre ces deux notions dans l'*Éloge*, voir Jean Mesnard, « Sur le terme et la notion de philautie », p. 199.

[50] « *πάντων ἁμαρτημάτων διὰ τὴν σφόδρα ἑαυτοῦ φιλίαν αἴτιον ἑκάστῳ γίγνεται ἑκάστοτε* » (Platon, *Lois*, 731 *e*). Même adverbe « *σφόδρα* » (« violemment », « excessivement ») en 732 *b*.

[51] « ἀπονέμει γοῦν ἑαυτῷ τὰ κάλλιστα καὶ μάλιστ' ἀγαθά » (Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, VIII, 1168 *b* 29).

[52] « *τυφλοῦται γὰρ περὶ τὸ φιλούμενον ὁ φιλῶν* » (Platon, *Lois*, V, 731 *e*).

[53] Voir l'article de Blandine Perona dans le présent volume.

[54] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 145, cf. Aristote, *Rhétorique*, I, 1371 *b* 4 *sq*. Érasme fait du reste erreur sur le numéro du livre, puisqu'il écrit : « *Aristoteles libro Rhetoricorum secundo* ». Il se peut qu'il ait été influencé par l'article « *Amor sui* » de la *Polyanthea* de l'Italien Domenico Nani Mirabelli, qui commence justement par une citation du livre II de la *Rhétorique* (f. 32 r°, dans la première éd., Savone, Francesco de Silva, 1503). On notera par ailleurs que, dans les adages 463 (« *Oleum in auricula ferre* », « Avoir de l'huile dans l'oreille », t. 1, p. 378) et 2634 (« *Thus pedere* », déjà cité, t. 3, p. 329), le lien entre philautie et flatterie est présenté sans référence à Aristote.

[55] Stobée, *Κέρας Ἀμαλθαίας. Ἐκλογαὶ ἀποφθεγμάτων καὶ ὑποθηκῶν... Sententiæ...*, éd. Conrad Gesner, Lyon, Paul Frellon, 1609, p. 176-187, p. 187-190, p. 190-191. Cf. Stobée, *Anthologium* [= *Anthologie*], éd. Kurt Warsmuth et Otto Hense, Berlin, Weidmann, 1884, vol. 3, p. 556-583 ; p. 583-595, p. 596-601. Les numéros de chapitres de ces deux éditions concordent.

[56] Stobée, *Anthologie*, éd. Gesner, p. 191-192 et éd. Warsmuth / Hense, p. 601-605.

désigne justement une conscience insuffisante des biens dont on se trouve nanti. Quoi qu'il en soit, parmi les citations compilées dans ces chapitres de l'*Anthologie*, figurent plusieurs sources que l'on retrouve dans les adages d'Érasme sur la mesure et sur la philautie : ainsi d'Ésope, pour sa fable « Les deux besaces » (adage 590[57]), ou de Platon, pour son *Charmide*, 164 *d* (adage 595[58]), et pour le passage des *Lois* cité plus haut (adage 292[59]). Sans doute la lecture de Stobée a-t-elle eu plus d'influence qu'on ne l'a remarqué jusqu'ici sur la confection de l'index *juxta locos et materias*, mais aussi sur les commentaires mêmes apportés par Érasme aux proverbes qu'il relève.

Le second relais important est l'*Oratio proverbiorum* de Filippo Beroaldo l'Ancien. Publié pour la première fois en 1499, ce discours entend démontrer la valeur à la fois rhétorique et morale des proverbes, « tout aussi riches et utiles à l'existence que les volumes mieux autorisés des philosophes[60] ». De ces proverbes, l'auteur se propose de donner quelques exemples et de les expliquer[61]. Parmi ceux qu'il choisit de relever figure celui-ci : « *genu crure propius* », « le genou est plus proche que la jambe[62] ». Cet adage est aussi consigné par Érasme, sous le n° 290 dans l'édition de 1536[63]. Il inspire à Beroaldo des développements sur la notion de philautie et ces développements sont soulignés par une manchette « *Philautia*[64] » : « *Φίλαυτοι* » est justement, dans notre recueil, l'adage 292. Une des premières remarques de l'humaniste italien consiste à rapprocher ce proverbe d'un autre dicton ancien, selon lequel « chacun voudrait que tout aille mieux pour soi que pour autrui[65] ». Dans notre texte, c'est l'adage 291[66]. Une ligne plus loin, Beroaldo cite encore un autre proverbe de sens proche : « *Tunica pallio propior est*[67] », « La tunique est contre la peau, pas le manteau ». Adage 289[68]. Si l'on ajoute que la discussion sur ces proverbes amène Beroaldo à évoquer « l'ordre de la charité[69] », notion théologique à laquelle Érasme fait référence dans l'adage 291[70], il n'est plus permis de douter que l'humaniste hollandais se soit inspiré, sans doute directement, de son collègue italien. Les deux séries sont trop proches – et ce, dès l'édition aldine de 1508[71] – pour qu'il s'agisse ici de simples coïncidences[72].

---

[57] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 466. Cf. Stobée, *Anthologie*, éd. Gesner, p. 190 et éd. Warsmuth / Hense, p. 597 (n° 6).
[58] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 470. Cf. Stobée, *Anthologie*, éd. Gesner, p. 184 et éd. Warsmuth / Hense, p. 600 (n° 18).
[59] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 271. Cf. Stobée, *Anthologie*, éd. Gesner, p. 191 et éd. Warsmuth / Hense, p. 578 (n° 25).
[60] « *non minus succosa* […] *nec minus vitæ conducentia quam sanctiora philosophorum volumina* » (Beroaldo, *Oratio proverbiorum*, Bologne, Benedetto di Ettore, 1499, f. a iii v°).
[61] « *Quod ut planius fiat et manifestius, proverbia aliquot auspicabor ad vitæ humanæ cultum et mores mire facientia* » (*ibid.*).
[62] *Ibid.*, f. b iiii r°.
[63] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 270-271.
[64] Beroaldo, *Oratio proverbiorum*, f. b iiii v°.
[65] « *cui consimile est illud apud nostros vetus verbum omnes sibi esse melius malle quam alteri* » (*ibid.*, f. b iiii r°).
[66] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 271.
[67] « *consimilis quoque est illa proverbialis plautina sententia tunica pallio propior est* » (Beroaldo, *Oratio proverbiorum*, f. b iiii r°).
[68] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 270.
[69] « *charitas ordinata* » (Beroaldo, *Oratio proverbiorum*, f. b iiii r°). Sur l'ordre de sa charité et l'histoire du proverbe auquel il a donné lieu, voir Alberto Frigo, « Charité bien ordonnée commence par soi-même. Genèse d'un adage », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, LIX, n° 1 (2012), p. 234-248.
[70] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 271.
[71] Voir Érasme, *Adagiorum chiliades tres, ac centuriæ fere totidem…*, Venise, Alde Manuce, 1508, f. 42 r° – v°, sous les n°s 287 à 290. Par ailleurs, dans les *Collectanea* de 1500, soit dans la toute première version des *Adages*, on trouve déjà recensé « *Omnes sibi melius esse malunt quam alteri* », sous le n° 282. Or, le commentaire d'Érasme inclut une référence à « *Tunica pallio propior est* » (ASD II-9, 2005, p. 136). Peut-être une trace béroaldienne est-elle repérable, dans le rapprochement des deux proverbes en question. En tout cas, ce rapprochement ne se retrouve pas dans le *Proverbiorum libellus* de Polydore Virgile, que l'éditrice des *Collectanea* (*ibid.*, p. 137) décrit ici comme une source possible, parce qu'il comporte une entrée semblable.
[72] Il nous semble que l'on peut être plus affirmatif encore que Maria Cytowska (« Érasme et Beroaldo », p. 271), quoiqu'elle ait la première repéré des analogies entre les deux textes. Dans l'analyse de cette commentatrice, on notera surtout un rapprochement qu'elle établit entre l'*Oratio proverbiorum* et l'*Enchiridion militis christiani* (*ibid.*, p. 270) : ce rapprochement nous amène à nous demander si l'occurrence de « philautie » relevée dans ce dernier texte ne pourrait pas, elle

Toutefois, les différences de ces deux textes comptent autant que leurs similitudes. Ainsi, Beroaldo prend la peine d'expliquer ce qu'est la charité bien ordonnée et, surtout, de déplorer les infractions auxquelles elle est sujette :

> [L']adage *Le genou est plus proche que la jambe* nous apprend l'existence en nous de [cette charité], ainsi que l'enseignent les règles ecclésiastiques, afin que nous ne donnions pas la priorité à ce qui est second. Or, ce qu'on voit dans la plupart des cas, c'est une charité désordonnée, comme le dit très justement Origène dans ses *Homélies sur le Cantique* : « Allons ! Ce qu'ils devraient aimer en premier lieu passe en deuxième position. Ce qu'ils devraient aimer en deuxième lieu passe en première position. Le quatrième rang passe au troisième, et réciproquement. Voilà comment l'ordre, en amour, est si souvent contredit et même bouleversé »[73].

Érasme peut avoir des passages dans ce goût, et l'on voit qu'il n'est pas le premier à extraire une leçon morale des proverbes qu'il commente. Mais ici, il expédie la question, en renvoyant son lecteur à d'hypothétiques analyses ultérieures :

> Encore aujourd'hui, il y a un proverbe en vogue parmi les théologiens qui dit que la charité commence par soi-même, proverbe dérivé d'une phrase du *Cantique des cantiques* : « ordonnez en moi la charité[74] ». Mais j'exposerai plus en détail mon point de vue lorsque l'occasion se présentera[75].

Ce renvoi *sine die* exhibe son peu d'intérêt pour cette distinction, qu'il trouve probablement un peu trop scolastique. Cela confirme en tout cas qu'Érasme, au moins dans les *Adages*, ne pense pas forcément ces problèmes en termes religieux et qu'une grille d'analyse par trop théologienne peut même, à l'occasion, le rebuter.

Sur le mot de philautie et sur l'emploi qui en est fait, la différence des deux textes est plus notable encore. Beroaldo rappelle en effet que « l'homme de bien », tel qu'Aristote le définit, « est nécessairement philaute : autrement dit, il s'aime lui-même[76] ». Une bonne partie de sa réflexion sur le proverbe « *genu crure propius* » a pour objet de démontrer ce point. La charité bien ordonnée, par exemple, suppose un amour de soi légitime, qui transpose dans un cadre chrétien les remarques d'Aristote. Or, Érasme s'écarte ici de sa source. Comme on l'a signalé plus haut, il ne reprend pas à son compte la division entre bonne et mauvaise philautie. Du moins explicitement. Car cette division, en fait, reste à l'œuvre dans son texte. Mais elle est sous-jacente. Les adages 289, 290 et 291, d'un point de vue aristotélicien, ressortissent à la bonne philautie ; l'adage 292, « *Φίλαυτοι* », à la mauvaise : le terme proprement dit n'apparaît cependant que dans le commentaire à ce dernier proverbe, le seul qui soit cité dans le lieu « *Philautia* », en sorte que la philautie n'est nommée qu'au titre d'amour de soi excessif et vicieux. Elle n'est envisagée que comme un mal.

Érasme, pourtant, a sans doute lu de près les considérations de l'*Oratio proverbialis* sur l'*Éthique à Nicomaque*. Celle-ci, notamment, a dû l'intéresser :

---

aussi, résulter des lectures béroaldiennes d'Érasme. On suit enfin Maria Cytowska quand elle voit en Fausto Andrelini un intermédiaire possible entre les deux auteurs (p. 267).

[73] « *Docemur autem hoc Adagio : ut in nobis sit charitas ordinata : sicuti ecclesiastica documenta præcipiunt : ne ordine præpostero posteriores prioribus anteponamus. In plurimis autem ut inquit scitissime Origenes in cantici omeliis charitas inordinata conspicitur. Quid quod in primo loco dilgere debent : diligunt in secundo. Quod in secundo diligunt : in primo : et quod oportet amare quatro amant tertio. Et rursus tertio in quarto : et sic in plærisque ordo est in amore præposterus : atque confusus* » (Beroaldo, *Oratio proverbiorum*, f. b iiii r°). Cf. Origène, *Homélies sur le Cantique des Cantiques*, éd. Olivier Rousseau, Paris, Le Cerf, 1966, II, 8, p. 129.

[74] Cantique des Cantiques, II, 4 (dans la *Vetus Latina*, citée par des Pères de l'Église).

[75] « *Quin et hodie theologorum proverbium celebratur caritatem a seipso profisci natum videlicet ex his Cantici mystici verbis : Ordinate in me charitatem. Verum de eo quid sentiam alias ubi locus inciderit, diligentius tractabimus* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 271).

[76] « *Bonum inquit virum oportet φίλαυτον εἶναι, id est sui esse amatorem* » (Beroaldo, *Oratio proverbiorum*, f. b [vi] r°).

> Aristote mentionne au livre IX de l'*Éthique*[77] ce proverbe grec, *γόνυ κνήμης ἔγγιον* [« le genou est plus proche que la jambe »]. Il rappelle aussi celui-ci : *ἰσότης φιλότης*, c'est-à-dire « l'amitié est une égalité ». De même, *μία ψυχή*, « une seule âme », et *κοινὰ τὰ φίλων*, « tout est commun entre amis ». Il montre que tous ces adages conviennent à l'individu qui est d'abord et avant tout son propre ami. Car il faut se porter à soi-même le plus haut degré d'amour[78].

Érasme cite le même passage, dans son adage 290, quoique d'une manière plus exacte que Beroaldo[79] :

> [L'adage « Le genou est plus proche que la jambe »] est rapporté par Aristote au livre IX de son *Éthique à Nicomaque* : « Des proverbes bien connus confirment tous cette manière de voir : *Une seule âme*, *Entre amis tout est commun*, *L'amitié, c'est l'égalité*, et *Le genou est plus proche que la jambe*. »[80]

Or, c'est peu dire que ces citations sont importantes pour notre propos : *Entre amis tout est commun* et *L'amitié, c'est l'égalité* ne sont pas n'importe quels proverbes. À partir de 1508, ce sont respectivement les premier et deuxième adages du volume[81]. Ce qui signifie donc que ce volume commence sur l'éloge d'une vertu, l'amitié, à laquelle Aristote puis Beroaldo rapportent explicitement la philautie. Car pour eux, l'amitié est bien une extension de l'amour légitime qu'on se porte à soi-même : de cette bonne philautie qu'Érasme, pour sa part, refuse obstinément d'appeler de la sorte.

Pourquoi ce refus ? Il nous semble que trois hypothèses peuvent être avancées. La première n'est certes pas la plus honorable pour l'humaniste hollandais : de son propre aveu, il ne cite jamais Beroaldo dans ses *Adages*[82]. Seule exception : la « lettre aux philologues » qu'il ajoute en 1533 à son grand-œuvre. Il s'agit alors de déterminer qui est le fondateur de la parémiologie latine. Tout en indiquant que ce problème n'a pas grand intérêt, Érasme tient alors à signaler que la première édition de ses *Adages*, parue en 1500 sous le titre *Adagiorum collectanea*, n'a pu être influencée par un recueil de proverbes presque contemporain, recueil lui-même très redevable à Filippo Beroaldo :

> Deux ans s'étaient écoulés depuis que j'avais lancé un avant-goût de mon œuvre à Paris, quand j'ai acquis par hasard à Louvain, des mains de Jérôme Busleyden, qui était alors revenu depuis peu d'Italie, un petit traité proposant des adages. J'y ai découvert soixante-dix proverbes environ, recueillis à partir de commentaires de Latins, principalement de Filippo Beroaldo. J'ai consulté l'année et le jour. L'année était la même, mais ma publication l'avait précédé de trois mois. Et les faits mêmes déclaraient assez bien qu'aucun de nous alors ne connaissait l'autre, mais que la même idée nous était venue en même temps. Donc, en admettant qu'il importe un tant soit peu de savoir qui a, le premier, abordé ce sujet, chacun d'entre nous fut le premier, si le premier est celui qui n'a suivi personne[83].

---

[77] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, VIII, 1168 *b* 7-8.

[78] « *Aristoteles in .ix. Ethicorum meminit hujusce proverbii græci γόνυ κνήμης ἔγγιον. memorat et illa ἰσότης φιλότης. id est æqualitas et amicitia : et μία ψυχή una anima : et φίλων πάντα κοινὰ amicorum omnia communia. Ostendens hæc universa competere ad eum qui maxime sibi est amicus. et quia se ipsum maxime amare oportet* » (Beroaldo, *Oratio proverbiorum*, f. [v] v° – [vi] r°).

[79] La raison en est peut-être qu'il consulte la traduction latine de l'*Éthique* par Argyropoulos. Voir ASD II-1, p. 397, note aux l. 266-267.

[80] « *Id refertur ab Aristotele libro Moralium nono Accedunt, inquiens, eodem et proverbia universa, ut anima una et amicorum communia sunt omnia et amicitia est æqualitas et tibiæ genus propinquius* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 270).

[81] Érasme, *Adages*, t. 1, p. 42-43 et p. 44. Dans les *Collectanea* de 1500, on les trouve sous les n°s 94 et 95 (ASD II-9, p. 78-80).

[82] « *Beroaldum nusquam cito* » (Érasme, lettre à Polydore Virgile en date du 23 décembre 1520, Allen IV, p. 429). Voir aussi Pierre Maréchaux, « Philippe Beroalde sr. », *Centuriæ latinæ*, éd. Colette Nativel, Genève Droz, 1997, p. 119-120.

[83] « *Jam biennium exierat ex quo Lutetiæ operis hujus gustum fueram auspicatus, cum Lovanii agens forte ex Hieronymo Buslidio, qui tum recens ex Italia venerat, nactus sum libellum adagia pollicentem. In eo comperi proverbia fere septuaginta e Latinorum, præsertim Philippi Beroaldi commentariis collecta. Contuli annum ac diem ; annus erat idem, sed æditio mea tribus mensibus præcesserat ; et res ipsa satis declarabat neutrum alteri tum fuisse notum, sed ambobus eandem cogitationem incidisse in mentem. Itaque si quid refert quis primus hoc argumentum attentarit, uterque nostrum primus fuit, si primus est qui neminem est secutus* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 16).

L'éditrice critique des *Adagiorum collectanea* estime qu'il est ici question du *Libellus proverbiorum* de Polydore Virgile, lequel parut en fait en 1498 et comporte trois cent six proverbes : Polydore revendiquait une préséance dont on sait, par sa correspondance, qu'elle chiffonnait Érasme[84]. On pourrait cependant se demander si ces lignes ne parlent pas plutôt de l'*Oratio proverbiorum*, à laquelle le chiffre « soixante-dix » serait mieux adapté et qui est rééditée à Bologne par Benedetto di Ettore le 17 novembre 1500[85] : les *Adagiorum collectanea* étant imprimés après le 15 juin de la même année, les dates évoquées concorderaient, mais il resterait à déterminer pourquoi Érasme ne dit pas plus simplement que ces proverbes ont été recueillis « par Beroaldo ». Le point n'est donc pas clair. Quoi qu'il en soit, il est intéressant que l'*Oratio* ne soit pas nommément citée. De Beroaldo, Érasme donne l'impression de n'avoir lu que les « commentaires », où l'on serait tenté de reconnaître les *Annotationes*. Il a manifestement du mal à avouer sa dette à l'égard de l'humaniste italien, sans doute parce que le titre « d'inventeur » des recueils de proverbes latins lui tient plus à cœur qu'il ne veut bien le dire[86]. En ce qui concerne la philautie, il pourrait s'être arrangé pour que sa source ne soit pas repérable. Placer les adages 289, 290 et 291 sous le lieu « *Proprii commodi studium* » (« Recherche de son intérêt propre[87] »), en les éloignant par conséquent de « *Philautia* », où est rangé l'adage 292, peut être une manière de brouiller les pistes. De même, en ne reprenant pas la distinction de la bonne et de la mauvaise philautie, il n'est pas impossible qu'il estompe l'empreinte béroaldienne sur son œuvre.

Bien entendu, le refus de cette distinction peut aussi tenir à des considérations d'ordre intellectuel. On pense d'abord à une résurgence de l'opposition paulinienne entre φίλαυτοι et φιλόθεοι, ou augustinienne entre *amor sui* et *amor Dei* : la bonne philautie perturberait ces antithèses, qui seraient donc latentes dans les *Adages*. Mais on a vu qu'Érasme n'insistait pas vraiment, dans son recueil, sur la dimension religieuse de la notion qui nous occupe. Et d'autres concilient très bien la division aristotélicienne avec les sources scripturaires ou patristiques. Dans son commentaire familier sur le livre IX de l'*Éthique à Nicomaque*, et plus précisément sur le passage qui présente cette division, Lefèvre d'Étaples commence même par là :

> Sur ceux qui s'aiment de la première façon [= les mauvais philautes], l'Évangile dit : « ceux qui aiment leur âme dans ce bas monde la perdront » [Matthieu, X, 39]. Et sur ceux qui s'aiment de la deuxième façon [= les bons philautes], le prophète dit : « celui qui aime l'injustice hait son âme » [Psaumes, X, 6][88].

Il est même frappant que cette double citation soit l'un des rares moments où, dans son commentaire, Lefèvre convoque la Bible[89]. La distinction des deux amours de soi doit lui sembler particulièrement propre à une transposition vers le domaine chrétien. On notera cependant qu'il n'emploie jamais, pour sa part, le mot de « philautie ». Sa démarche est ici moins humaniste que celle d'Érasme, qui se déclare sensible à l'élégance du terme grec[90]. Or, c'est peut-être cet humanisme, plutôt que sa culture chrétienne, qui empêche le Rotterdamois

---

[84] Maria Lætitia van Poll-van de Lisdonk, introd. à *Adagiorum Collectanea*, ASD II-9, p. 11-14 (« Die Polydor-Frage »).

[85] Voir l'Universal Short Title Catalogue, n° 999717.

[86] Emmanuele Lelli pense quant à lui que « commentaires » est le nom donné par Érasme à l'*Oratio proverbiorum*, mais signale que c'est une manière pour Érasme de « liquider » l'hypothèse d'un Beroaldo inventeur des recueils d'adages latins (introd. à Érasme, *Adagi*, texte latin et trad. latine, Milan, Bompiani, 2013, p. XXXIII). Quoique légèrement différentes, nos lectures se rejoignent donc.

[87] Érasme, *Adages*, t. 5, p. 198-199.

[88] « *De iis qui primo modo seipsos amant : dicit Evangelium, Qui amant animam suam in hoc mundo : perdent eam. Et de iis qui amant seipsos secundo modo : dicit propheta. Qui autem diligit iniquitatem : odit animam suam* » (Lefèvre d'Étaples, dans Aristote, *Decem librorum Moralium tres conversiones*, Paris, Simon de Coline, 1542, avec son comment. familier sur la traduction d'Argyropoulos, f. 92 r° [1ère éd. de ce commentaire en 1497]).

[89] Voir T. Vigliano, *Humanisme et juste milieu*, p. 88-89 (même si la Bible est citée un peu plus souvent que trois fois).

[90] « *Qui sibi vehementer placent* […] *a Græcis eleganter φίλαυτοι vocantur* » (Érasme, *Adages*, n° 292, t. 1, p. 271).

de reprendre à son compte la division aristotélicienne. Réinvestie par des penseurs tels que Thomas d'Aquin[91], elle pourrait bien, comme l'ordre de la charité, être un peu trop scolastique pour le séduire. « *Primo modo* », « *secundo modo* » : cette terminologie, cette manière de penser n'est guère de son goût. C'est en tout cas une deuxième explication possible.

La troisième cause envisageable serait qu'Aristote distingue une conception commune et une conception philosophique de la philautie. La bonne philautie coïncide avec la conception philosophique, et la mauvaise avec la conception commune :

> Que ce soit seulement ceux qui s'attribuent à eux-mêmes les biens [extérieurs] qui sont habituellement et généralement désignés du nom de philautes, c'est là un fait qui n'est pas douteux : car si un homme mettait tout son zèle à n'accomplir lui-même et avant toute chose que les actions conformes à la justice, à la tempérance, ou à n'importe quelle autre vertu, et, en général, s'appliquait à revendiquer pour lui-même ce qui est honnête, nul assurément ne qualifierait cet homme de philaute ni ne songerait à l'en blâmer. Et pourtant un tel homme peut sembler, plus que le précédent, faire preuve de philautie[92].

Il serait surprenant, dans ces conditions, que φίλαυτος et φιλαυτία soient passés en proverbes pour désigner un vertueux amour de soi : Aristote étant témoin que cet emploi heurte l'usage, il y a de solides raisons pour l'exclure des *Adages*. Il est vrai qu'un autre philosophe considère la question de manière différente. Au livre V des *Lois*, Platon suggère en effet que le discours commun regarde la philautie comme un amour légitime : « on dit [*λέγουσιν*] que tout homme s'aime lui-même par nature, qu'il doit en être ainsi et que cela est juste[93] ». Mais Érasme, sur ce point, suivrait plutôt le Stagirite, et l'on devine de quelle façon subtile s'entrelacent et s'amalgament les influences diverses à l'œuvre sur son recueil.

Encore ces influences ne signifient-elles pas qu'il se contente de recomposer l'héritage des Anciens, via des relais humanistes, sans rien apporter de son cru. Car de tous les textes que nous venons de rencontrer, aucun ne dit que « Φίλαυτοι » soit un adage à proprement parler, comme il l'indique au n° 292. Il force le texte de l'*Éthique*, lorsqu'il prétend qu'Aristote décrit cette appellation « comme proverbiale[94] ». Et comme on ne trouve pas trace de ce proverbe, semble-t-il, chez les parémiographes grecs Diogénianos, Apostolios ou Zénobios, tout pousse à croire qu'Érasme a lui-même décidé d'inventer un adage. Il a *voulu* faire de ce mot le terme d'emploi commun qu'il est plus ou moins devenu par la suite. Avant même de forger le personnage de Philautia dans l'*Éloge de la folie*, il a mis en exergue et popularisé cette notion. Il a créé, sans doute en toute conscience, les conditions de son succès.

Mais mettre au jour les origines de la philautie érasmienne n'aide pas seulement à mieux comprendre la réussite qu'elle connut ultérieurement. Cela permet aussi de découvrir, dans le texte même des *Adages*, des jeux de construction et d'ironie qui fondent en grande partie la valeur de l'ouvrage. Et c'est par là qu'on aimerait conclure cette étude.

Le fil béroaldo-aristotélicien nous a laissé entrevoir une connexion entre les deux premiers adages et le thème philautique. Il n'est pas inintéressant de relever que, de 1508 à 1528, le tout dernier proverbe du recueil pourrait bien ressortir au même thème et, partant, produire un effet souterrain de composition circulaire : il s'agit d'« *Auris Batava* », « L'oreille

---

[91] Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II^a II^æ, qu. XXV, art. IV (déjà cité par Jean Mesnard, « Sur le terme et la notion de philautie », p. 198).

[92] « *Ὅτι δὲ τοὺς τὰ τοιαῦθ' αὑτοῖς ἀπονέμοντας εἰώθασι λέγειν οἱ πολλοὶ φιλαύτους, οὐκ ἄδηλον· εἰ γάρ τις ἀεὶ σπουδάζοι τὰ δίκαια πράττειν αὑτὸς μάλιστα πάντων ἢ τὰ σώφρονα ἢ ὁποιαοῦν ἄλλα τῶν κατὰ τὰς ἀρετάς, καὶ ὅλως ἀεὶ τὸ καλὸν ἑαυτῷ περιποιοῖτο, οὐδεὶς ἐρεῖ τοῦτον φίλαυτον οὐδὲ ψέξει. Δόξειε δ' ἂν ὁ τοιοῦτος μᾶλλον εἶναι φίλαυτος* » (Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1168 *b* 22-28). On adapte légèrement la traduction de Jean Tricot, pour faire ressortir les emplois de l'adjectif φίλαυτος.

[93] « *λέγουσιν ὡς φίλος αὑτῷ πᾶς ἄνθρωπος φύσει τέ ἐστιν καὶ ὀρθῶς ἔχει τὸ δεῖν εἶναι τοιοῦτον* » (Platon, *Lois*, V, 731 *e*).

[94] « *ceu proverbialem* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 271).

batave », proverbe qui désigne en principe une forme de balourdise[95]. Dans son commentaire à cet adage, Érasme prend le contrepied de Martial et de Lucain : il défend ces Bataves dont lui-même fait partie, jusqu'à montrer « qu'ils ont » en fait « l'esprit subtil[96] ». Cette défense, apparemment sérieuse, témoigne cependant d'une forme d'humour : quel crédit accorder à un auteur qui est nécessairement de parti pris ? Il est fort probable que l'humaniste exhibe ainsi sa propre philautie. Une philautie de type patriotique, cette philautie qu'il appellera *communis* dans l'*Éloge de la folie*[97], en reprenant une épithète cicéronienne[98] à laquelle il confère un sens original, par une nouvelle réappropriation des sources utilisées.

L'autodérision qui affleure dans « *Auris Batava* » pourrait aussi se découvrir d'une autre manière : dans un rapport discrètement critique aux proverbes et à leur vérité morale, qu'Érasme souligne par ailleurs si volontiers[99]. Ici, l'adage ancien a fait son temps et ne peut plus servir. Au terme de son grand-œuvre, l'auteur semble indiquer qu'il n'est pas dupe des limites de son travail, ce qui serait encore une façon de conjurer l'excès de philautie. Mais n'est-ce pas aussi ce que suggère « *Amicorum communia omnia* », adage n° 1 ? Les lignes d'ouverture rendent un timbre étrange à l'oreille fine, sinon batave, qui écoute le recueil par ses deux bouts :

> *Entre amis tout est commun*. Comme aucun proverbe n'est plus salutaire ni plus fameux que celui-ci, j'ai voulu, en quelque sorte, débuter cette collection d'adages sous son heureux patronage. D'ailleurs, s'il était fixé dans le cœur des hommes autant qu'ils l'ont à la bouche, il n'y a pas de doute que la plus grande partie des malheurs de notre vie nous serait épargnée[100].

Cette sentence si « salutaire » qu'elle mérite d'occuper le premier rang est tout de suite décrite comme relativement inefficace, puisqu'elle n'agit en rien sur la conduite de ceux-là même qui l'emploient. Sur ce pied d'ironie légèrement sceptique qui lui est propre, Érasme laisse donc entendre une prudente circonspection quant à la visée morale qui sous-tend son entreprise. Ce faisant, comme dans « *Auris Batava* », il se place à distance de son ouvrage et porte un regard lucide sur lui-même. Il met en œuvre ce *Connais-toi* qui est précisément la vertu opposée au vice de philautie.

Pour finir tout à fait, prenons la liberté de revenir vers l'adage 595, « *Nosce teipsum* », et d'en relever une variante ajoutée en 1533, soit bien après l'empan temporel circonscrit par le titre de notre étude. Une fois exposé le sens de ce proverbe, Érasme rappelle le mot célèbre de Socrate, « je sais seulement que je ne sais rien ». Avant 1533, il conclut : « Anaxarque fut encore plus modeste que lui puisqu'il avait l'habitude d'affirmer qu'il ne savait même pas qu'il ne savait rien[101] ». Cette dernière phrase pousse jusqu'à son terme extrême le scepticisme et encourage le lecteur à se poser cette question : si l'on ne peut rien savoir du tout, peut-on vraiment se connaître soi-même ? En 1533, Érasme ajoute cette autre citation :

---

[95] Érasme, *Adages*, n° 3535, t. 4, p. 252-254. Cf. E. Wolff, « Structure et écriture des *Adages* : l'exemple de l'adage 3001 », *Érasme au XXIe siècle. Séductions d'une écriture*, Paris, Kimé, 2012, p. 22 ; A. Vanautgaerden, « L'index thématique des *Adages* », p. 269.

[96] Érasme, *Adages*, t. 4, p. 254.

[97] Érasme, *Éloge de la folie*, LIII.

[98] « *nisi forte me communis φιλαυτία decipit* » (Cicéron, *Lettres à Atticus*, XIII, 1), passage que lui-même imite dans sa préface à l'*Éloge* (« *nisi plane me fallit philautia* »).

[99] Ainsi dans les prolégomènes, point V (surtout t. 1, p. 26).

[100] « *Τὰ τῶν φίλων κοινά, id est Amicorum communia sunt omnia. Quoniam non aliud hoc proverbio neque salubrius neque celebratius, libuit hinc adagiorum recensionem velut omine felici auspicari. Quod quidem si tam esset fixum in hominum animis, quam nulli non est in ore, profecto maxima malorum parte vita nostra levaretur* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 42).

[101] « *Cæterum hanc Socratis modestiam vicit Anaxarchus, qui prædicabat se ne id quidem scire, quod nihil sciret* » (Érasme, *Adages*, t. 1, p. 471).

> Chez le poète comique qu'est Ménandre, il y a un personnage qui corrige ce précepte pourtant célébré par des louanges unanimes : « De bien des points de vue, il semble qu'on ait eu tort de dire *Connais-toi toi-même*. *Connais les autres* aurait été plus utile[102] ».

Ces quelques lignes supplémentaires soulignent le mouvement déceptif. Elles contestent, cette fois-ci ouvertement, l'impératif delphique. Les deux citations, ainsi placées en fin de commentaire, font encore plus l'effet d'une chute et d'un renversement : le proverbe pourtant loué par tous est peut-être plus problématique qu'il n'y paraît, et la disposition choisie par Érasme souligne l'intention paradoxale qui est la sienne. Or, il est à noter que les vers de Ménandre nous sont parvenus par Stobée, et qu'ils se trouvent plus précisément dans le chapitre qu'il consacre au *Connais-toi toi-même*, dont on a vu plus haut comment Érasme l'avait utilisé pour son index thématique[103]. Mais il est plus frappant encore de constater la différence des deux recueils sur ce point. Chez Stobée, la citation de Ménandre est située en cinquième position sur vingt-huit entrées : elle est perdue au milieu du matériau qu'accumule le compilateur. En la plaçant en conclusion, Érasme produit un effet de sens étranger à sa source, et l'on voit mal comment cela ne serait pas délibéré. Il sourit, de nouveau, sur son propre discours.

Dans des travaux antérieurs sur Rabelais, nous avons fait observer que le proverbe *Connais-toi* était plusieurs fois cité, à l'intérieur du *Tiers* et du *Quart Livre*, par des personnages philautes qui l'appliquent à autrui ; nous avons défendu l'idée selon laquelle l'efficacité de ce proverbe se trouvait de la sorte mise en question[104]. L'adage « *Nosce teipsum* » montre qu'une interrogation semblable est déjà sous-jacente chez Érasme. En proposant de connaître les autres plutôt que soi, le personnage de Ménandre appelle un déplacement du point de vue, un changement de perspective, qui nous laisse entrevoir ce que le *Connais-toi* pourrait avoir de nombriliste, sinon de philautique. Or, cette citation que Stobée nous conserve est le fragment d'une pièce disparue ; et, de la part d'Érasme, c'est habile. Car faute de contexte, son sens demeure ouvert et elle stimule ainsi la réflexion du lecteur. Aucune leçon positive n'est dispensée : ce fragment garde quelque chose d'énigmatique. Mais des adages comme « Entre amis tout est commun » et « L'oreille batave », sans doute parmi bien d'autres, semblent en proposer une résolution. Ils nous invitent sans le dire – et pour cause – à ne plus *dire* « connais-toi toi-même ». Ils donnent l'exemple d'une connaissance de soi *en acte*, qui est sans doute le seul moyen de combattre vraiment la philautie.

C'est par là, selon nous, que la méditation d'Érasme sur ce thème est sans équivalent dans les sources qu'il consulte et laisse son empreinte la plus géniale sur l'humanisme renaissant.

Tristan VIGLIANO
(Université Lyon II, IHRIM)

---

[102] « *Apud Menandrum comicum quispiam corrigit hoc omnibus laudatissimum dictum :*
Κατὰ πόλλ' ἂν ἐστὶν οὐ καλῶς εἰρημένον
Τὸ γνῶθι σαυτόν · χρησιμώτερον γὰρ ἦν
Τὸ γνῶθι τοὺς ἄλλους, id est
Multis modis dictum videtur perperam
Cognosce teipsum ; magis enim in rem fuerat hoc
Cognosce cæteros » (*ibid.*).

[103] Stobée, *Anthologie*, éd. Gesner, p. 176 et éd. Warsmuth / Hense, p. 557.

[104] T. Vigliano, *Humanisme et juste milieu*, p. 614-615 ; « Le prologue du *Quart Livre* : une sagesse et ses complications », *Le Verger*, Bouquet I, janvier 2012, p. 11.

Bibliographie

ARISTOTE, *Decem librorum Moralium tres conversiones*, avec un commentaire familier de Jacques Lefèvre d'Étaples sur la traduction d'Argyropoulos, Paris, Simon de Coline, 1542.

BEROALDO L'ANCIEN, Filippo, *Oratio proverbiorum*, Bologne, Benedetto di Ettore, 1499.

CYTOWSKA, Maria, « Érasme et Beroaldo », *Eos. Commentarii Societatis Philologae Polonorum*, LXV (1977), p. 265-271.

ÉRASME, *Adages*, éd. et trad. française dir. par Jean-Christophe Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2011, 5 t.

ÉRASME, *Adagi*, texte latin et trad. latine, éd. dir. par Emmanuele Lelli, Milan, Bompiani, 2013.

ÉRASME, *Adagiorum chiliades tres, ac centuriæ fere totidem…*, Venise, Alde Manuce, 1508.

ÉRASME, ASD = *Opera omnia recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata*, Elsevier, 1969-

ÉRASME, *Éloge de la Folie. Adages. Colloques. Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie. Correspondance*, éd. et trad. Claude Blum *et alii*, Paris, Robert Laffont, 1992.

ÉRASME, *Enchiridion militis christiani*, éd. A. J. Festugière, Paris, Vrin, 1971.

FRIGO, Alberto, « Charité bien ordonnée commence par soi-même. Genèse d'un adage », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, LIX, n° 1 (2012), p. 234-248.

HOVEN, René, « Les éditions successives des *Adages* : coup d'œil sur les sources et les méthodes de travail d'Érasme », p. 257-281.

MARECHAUX, Pierre, « Philippe Beroalde sr. », *Centuriæ latinæ*, éd. Colette Nativel, Genève Droz, 1997, p. 109-121.

MESNARD, Jean, « Sur le terme et la notion de philautie », *Mélanges à la mémoire de V. L. Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 197-214.

MIRABELLI, Domenico Nani, *Polyanthea*, Savone, Francesco de Silva, 1503.

SCREECH, Michael, *Rabelais*, Paris, Gallimard, 1992.

STOBÉE, *Anthologium* [= *Anthologie*], éd. Kurt Warsmuth et Otto Hense, Berlin, Weidmann, 1884, vol. 3.

STOBEE, *Κέρας Ἀμαλθαίας. Ἐκλογαὶ ἀποφθεγμάτων καὶ ὑποθηκῶν... Sententiæ...*, éd. Conrad Gesner, Lyon, Paul Frellon, 1609.

VANAUTGAERDEN, Alexandre, « L'index thématique des *Adages* », *Les Instruments de travail à la Renaissance*, éd. Jean-François Gilmont et A. Vanautgaerden, Turnhout, Brepols, 2010, p. 243-280.

VIGLIANO, Tristan, « Le prologue du *Quart Livre* : une sagesse et ses complications », *Le Verger*, Bouquet I, janvier 2012.

VIGLIANO, Tristan, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

WOLFF, Étienne, « Structure et écriture des *Adages* : l'exemple de l'adage 3001 », *Érasme au XXIe siècle. Séductions d'une écriture*, Paris, Kimé, 2012, p. 21-36.